

Le Marivaudage dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*

Pauline A. Ouellette

Travail préparé pour le cours de littérature du 18e siècle de René LeBlanc à l'Université Sainte-Anne.

Au début du XVIIIe siècle, Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux créa un style si particulier qu'on lui donna son nom: le marivaudage. Ce style semble coïncider avec un retour à la préciosité. Ce qui semble caractériser le marivaudage, cependant, c'est-à-dire le comportement d'un personnage, ses paroles, sa physionomie ainsi que ses gestes, est d'abord et avant tout teinté d'une finesse, d'une délicatesse qui débordent la simple préciosité.

Dans un mode où l'on ne s'intéresse qu'aux sentiments, cette finesse et cette délicatesse expriment par la voix des personnages des sentiments et des sensations qui n'avaient jusque-là été décrits. Le marivaudage, qui aura des répercussions sur une société entière, n'en diffère pas moins d'un échelon de la société à un autre et d'un personnage à un autre.

C'est ainsi que dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, il est possible de retrouver ce qu'il serait convenable de nommer divers types de marivaudage. Ceux-ci se retrouvent chez les deux personnages centraux de la pièce, Silvia et Dorante, ainsi que chez les valets, Arlequin et Lisette.

Afin de relever les aspects variés de l'expression amoureuse de chacun de ces personnages, il est important de les suivre tout au long de l'action dramatique, et de suivre l'évolution, les détours et les raffinements de leurs sentiments. On découvrira ainsi un "marivaudage à la Silvia," un "marivaudage à la Dorante," et le non moins important "marivaudage à la valet."

Jeune fille noble, quelque peu portée à la préciosité, âme pure et exigeante, caractère altier, lucide, qui a en horreur le trouble et la confusion, Silvia ne veut pas d'un amour ordinaire. Monsieur Orgon, son père, qui lui présente un prétendant tout en la laissant libre de décider à sa guise, ne se doute pas des états d'âme par lesquels passe sa fille. Silvia sait tirer profit du marivaudage et explorer ainsi le monde du sentiment amoureux, parfois à ses propres risques et périls.

Toute bonne jeune fille qu'elle soit, Silvia fait montre de coquetterie, de taquineries, de petites indignations, de ruses innocentes, de raillerie ainsi que d'ironie à l'encontre des gens qui sont de son entourage.

Fidèle à l'idéal précieux, Silvia craint le mariage et les maris, car l'union, toujours selon la préciosité, a pour conséquence de tuer l'amour. Silvia choisit donc de se déguiser afin de pouvoir mieux observer son prétendant, mais son malheur, ou plutôt, son bonheur, est que Dorante a décidé de se servir du même stratagème. Ils ont donc tous deux l'intention de fonder une union durable. Que de surprises les attendent!

Le caractère assez complexe de Silvia, composé de hauteur, de sagesse, d'inquiétude et de naïveté, est confronté aux réalités parfois surprenantes et imprévisibles de l'amour. Hautaine, Silvia agite parfois plus en fonction de son amour-propre qu'en fonction de l'amour ressenti, inavoué et inavouable. Silvia est successivement préoccupée, surprise, émue, emportée, angoissée, avant d'atteindre à un état de paix qui la transforme en lui rendant son harmonie intérieure.

Dès la deuxième scène du premier acte, Silvia sait user de ruses, de stratagèmes innocents afin de se déguiser en soubrette, alors que sa femme de chambre se substituera à elle. La jeune fille rebelle au mariage ne refuse pourtant pas de jouer avec l'amour:

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serais pas fâchée de subjuguier sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir; je les estimerai.¹

Le badinage commence et, à son père qui la questionne au sujet du valet, Silvia répond:

Moi, Monsieur, je dis qu'il est le bienvenu, et qu'il promet. (I,6)

L'amour apparaît car, passant du badinage à la conversation réglée, Silvia et Dorante se surprennent mutuellement, s'étonnent devant la distinction de l'autre. Craignant d'être devinée, Silvia se hâte d'ajouter:

Ah! ah! ah! je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais. (I,7L)

Afin de se dégager un peu du pseudo-valet, Silvia lui fait part de la prédiction qui lui a été faite, et selon laquelle elle épouserait un homme de qualité, ce qui ne fait qu'encourager Dorante. De plus en plus médusée par ce valet hors de pair, oubliant même l'enquête qu'elle doit mener auprès de son futur, Silvia cherche encore à se dissimuler cet amour qui point en elle, même si elle se surprend à écouter les propos du valet.

L'entrée du pseudo-Dorante choque Silvia par sa vulgarité, ce qui amène des répliques assez vives de sa part:

SILVIA-Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille, sans doute, Monsieur! (I,8L)

...
ARLEQUIN-Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi?

SILVIA-C'est qu'il ne l'est pas encore. (I,8L)

Alors qu'il lui demande ce qu'elle pense de lui, Silvia, jouant avec les mots, répond:

Je vous trouve...plaisant. (I,8L)

Lors de la septième scène du deuxième acte, alors que Silvia dit à Lisette de renvoyer Dorante parce qu'elle ne veut pas d'un animal pareil, Lisette lui demande si le valet n'aurait pas eu quelque influence sur elle, et Silvia, impatiente et embarrassée, lance:

Hum! la sottise! son valet a bien affaire ici! (II,7L)

En proie à une crise de larmes, ayant congédié Lisette et ne sachant plus que faire, Silvia avoue, dans un aparté, qu'elle a peur d'aimer un valet et qu'au nom du devoir elle va faire taire son coeur:

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet; je ne te veux ni bien ni mal; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerais, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions, ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire. (II,9L)

Silvia, ne cherchant qu'à se justifier vis-à-vis d'elle-même, écoute malgré elle les propos de Dorante. Par amour-propre, Silvia tente, après un moment, de détourner la conversation et de considérer son inclination sentimentale comme une folie passagère:

...Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour. (II,9L)

Dans la douzième scène du deuxième acte, Silvia, qui vient de s'entretenir avec son père, se retrouve seule avec Dorante. Encore lucide malgré tous les sentiments confus qui tourbillonnent en elle, elle le rappelle à l'ordre:

Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te suis, moi. (II,12L)

Elle récidive ensuite, sous le poids de ses sentiments, et ajoute avec ironie:

Eh bien, parle donc; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle. (II,12L)

Apprenant la véritable identité de celui qu'elle avait cru jusque-là un simple valet, Silvia pousse le jeu plus loin encore afin de vérifier l'amour qui lui est porté...il lui sera prouvé véritable, durable et profond, puisque Dorante l'épouserait même soubrette.

Mario, feignant la jalousie devant Dorante qui fait la cour à la pseudo-Lisette, s'adresse à Silvia en ces termes:

MARIO- Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle
Lisette; mais je ne veux pas qu'il te le dise.
SILVIA- Il ne me le dit plus; il ne fait que me le
répéter. (III,3)

Dorante, qui se laisse prendre à ce jeu, croit réellement que Silvia aime Mario, et c'est alors seulement qu'elle fait des demi-aveux:

Je suis sensible à son amour! qui est-ce qui vous
l'a dit? Je ne saurais vous aimer! qu'en savez-vous?
Vous décidez bien vite. (III,8)

Et c'est ainsi, toujours à mots voilés, que Silvia s'achemine vers son bonheur. C'est ainsi aussi que, demeurant dans les limites de la bienséance, elle sait toujours exprimer ses sentiments.

Jeune homme de condition, caractérisé par la modestie d'une âme noble, Dorante est impulsif et ardent. Désintéressé, galant et de caractère inflammable, il va, au contraire de Silvia, s'abandonner sans réserve à son penchant pour celle-ci. Partageant l'idéal précieux conservé par Silvia, il a également l'âme pure et exigeante. Trop pur pour n'être pas inquiet, honnête et intelligent, Dorante, tout en étant fier de sa noblesse, n'en n'est pas pour autant infatué. Jeune, délicat, éloquent, sincère, il sait plaire.

Le père de Dorante et Monsieur Orgon, admettant que l'amour des enfants passe avant la raison des parents, vont permettre aux deux jeunes gens de se rencontrer afin de mieux se connaître. Dorante, qui veut avoir le loisir de mieux étudier sa future, se présente dans la livrée d'un valet accompagnant son maître. Même si à l'époque les mésalliances étaient sévèrement condamnées, Dorante écoute les murmures de son cœur, le laisse parler et se laisse guider par lui vers une jeune fille qu'il ne devrait normalement pas regarder.

Son amour, un instant chancelant sous l'emprise de la jalousie, confronté à l'obstination et à l'entêtement de Silvia qui ne semble pas vouloir de lui, finit par triompher de tous les obstacles. Ces obstacles ne sont placés devant Dorante que pour le stimuler; qu'y aurait-il d'intéressant, de valable, d'estimable, à avoir le jeu facile? Venu pour jouer un rôle d'observateur, Dorante est vite devenu l'objet d'une passion subite. Dès qu'il pose les yeux sur Silvia, il est subjugué.

Il aura tôt fait de découvrir que le cœur et ses impulsions sont placés bien au-dessus de tous les hasards de la fortune et de la naissance. Déguisé en valet, badinant galamment avec Silvia, Dorante sent, dès le premier acte, que l'amour naît en lui. Mario ne croit pas si bien dire lorsqu'il propose:

...Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma soeur,
toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant
pour elle. (I,4)

En effet, bien que Silvia soit déguisée, Dorante s'emporte pour elle:

SILVIA-...Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.
DORANTE- Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette;
tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie. (I,6)

Une fois seule avec Dorante, Silvia se voit complimentée par le pseudo-valet. C'est d'ailleurs par un compliment que Dorante réussit à apprivoiser celle que son cœur aime:

...dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle?
Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de
chambre comme toi! (I,7)

Dès son entrée en scène, Dorante, oubliant son projet de mariage, se sent attiré par cette suivante qui ne fait que l'intriguer:

Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air
de princesse? (I,7)

Puis, Dorante découvre avec enthousiasme toutes les belles qualités de cette soi-disant soubrette qui, elle, lui souhaite une meilleure situation:

DORANTE—Ma foi, l'amour a plus tort qu'elle; j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton coeur, que d'avoir tous les Biens du monde. (I,7)

A la suite de cet aveu désintéressé, Silvia se fâche et lui demande de ne plus lui parler d'amour, ce à quoi il répond:

Quitte donc ta figure! (I,7)

C'est une façon très subtile de dire que c'est chose impossible. Dorante, qui croit avoir trouvé l'amour de sa vie, est par contre bien conscient du fait que cet amour ne lui est pas assuré:

DORANTE—Tu me railles, tu as raison; je ne sais ce que je dis, ni ce que je demande. Adieu...

SILVIA—Adieu; tu prends le bon parti...

DORANTE—Pour moi, il faut que je parte ou que la tête me tourne.

SILVIA—Je ne t'arrêtera pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE—Et je n'ai fait qu'une faute; c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue. (II,9)

Dorante, sentant son coeur irrémédiablement engagé, tente en vain de soutirer quelque aveu de Lisette:

DORANTE—Il est donc bien vrai que tu me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA—Sans difficulté.

DORANTE—Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux? (II,9)

A Silvia, qui veut savoir si son penchant pour elle est sérieux, Dorante répond:

Au point de renoncer à tout engagement puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais point. (II,12)

A Mario qui lui demande s'il courtise Lisette, Dorante répond:

Elle est si aimable qu'on aurait de la peine à ne pas lui parler d'amour. (III,2)

Ayant appris que Mario est son rival pour le coeur de Lisette, le jeune Dorante mesure son adversaire:

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas content que vous soyez le sien. (III,2)

Suite à un discours de Silvia, Dorante, emporté, ouvre tout grand son coeur généreux:

Ah! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre? Tes paroles ont un feu qui me pénètre. Je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaissent devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tint encore contre toi, et mon coeur et ma main t'appartiennent. (III,8)

Devant Silvia qui objecte que leurs situations sont fort différentes, et que Dorante devrait craindre la colère de son père, le jeune homme affirme:

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point, car je ne changerai jamais. (III,8)

Lisette finit par avouer à Dorante, après ses aveux à lui, qu'elle est, elle aussi, fille de condition. C'est le dénouement le plus parfait, le plus heureux qui soit. La ruse de Mario à l'égard de Dorante aura permis à ce dernier de mieux discerner ses véritables sentiments au sujet de Silvia, et lorsque Mario demande s'il la lui pardonne, Dorante s'empresse de répondre:

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie. (III,9)

Les deux domestiques se voient confier des rôles très importants, dans la mesure où chacun des deux partis tente de connaître l'autre afin de savoir si une union est possible. La simple Lisette et Arlequin, qui n'a pas le raffinement et la noblesse de coeur de Dorante, ne partagent pas les vues qu'ont leurs maîtres des sentiments du coeur. Ils ne connaissent pas le mariage de leurs maîtres, si bien qu'ils progressent beaucoup plus vite dans leurs conversations intimes que ne le fait le duo tendre de Silvia et Dorante.

Lisette, beaucoup moins complexe que Silvia, est raisonnable, jolie, vive et spirituelle, et ne comprend nullement l'aversion que sa maîtresse a pour le mariage. Bien au contraire, elle croit que certaines unions peuvent être délicieuses. Habile dans le rôle qu'il lui est donné de jouer, elle n'en oublie pas son bonheur personnel pour autant et est heureuse de voir qu'elle sait plaire au pseudo-Dorante.

Arlequin, personnage lourdard, comique et d'une maladresse inouïe, ne sait pas très bien jouer les maîtres au coeur noble. Ses intérêts personnels comptent beaucoup, et il sait tirer profit du rôle qu'on lui assigne en tentant de s'assurer la sympathie de la pseudo-soubrette et de la pseudo-maîtresse. La bonne humeur de ce personnage fait quelque peu oublier ses propos et manières vulgaires.

Sous le déguisement, Lisette et Arlequin en viennent vite à un accord mutuel, à un attrait qu'ils ne se cachent pas. Ils s'expriment librement et pressentent qu'ils pourront peut-être s'acheminer ensemble vers un commun bonheur.

La gaieté spirituelle de Lisette et la gaieté bouffonne d'Arlequin sont cause et source de la plus grande partie du mariage de ces deux personnages. Ainsi, dès le premier acte, Arlequin choque Silvia au moment même où il fait son entrée et ce, par sa vulgarité. Arlequin a beau affecter de grands airs, il y parvient avec beaucoup moins de succès que Lisette. C'est d'ailleurs Lisette qui est beaucoup plus près du véritable mariage que ne pourra jamais l'être le pseudo-Dorante.

Il faut comprendre que le mariage, trouvant sa source et son inspiration dans la préciosité et s'attachant aux nuances subtiles, ne peut pas se trouver chez des gens pour qui les sentiments sont tout d'une pièce, avec plus ou moins de nuances. On se rend compte de la différence fondamentale qui existe entre les deux couples: celui de Silvia-Dorante ne veut que traiter des sentiments; celui de Lisette-Arlequin se penche beaucoup plus vite sur les questions d'ordre plus pratique, concret et réel: non seulement l'union agréable des coeurs, mais aussi celle des corps.

Il faudrait plutôt parler de tentative de mariage chez Lisette-Arlequin. Arlequin, par exemple, tentant d'être galant, pousse ses images, ses marques d'appréciation jusqu'à la fine pointe du ridicule:

Vous vous trompez, prodige de nos jours, ... (II,3)
Ma reine, excusez. (II,4)

Il s'attaque aussi très tôt aux réalités de la vie conjugale:

...un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau; votre premier coup d'oeil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces et le troisième l'a rendu grand garçon; tâchons de l'établir au plus vite; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère. (II,3)

Les nuances de l'expression des sentiments du coeur sont beaucoup moins subtiles que celles que trouve Dorante. Arlequin s'exprime par d'innombrables baisers posés sur la main de Lisette...procédé qui ne ressemble en rien à celui de Dorante qui s'attache beaucoup plus à toucher le coeur:

ARLEQUIN, lui baisant la main-Cher joujou de mon âme!
cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille. (II,3)

On sent déjà que ce coquin d'Arlequin est prêt à aller beaucoup plus loin. Lisette, bien plus délicate que lui mais s'accommodant quand même assez bien de tout cet intérêt qui lui est porté, se rapproche beaucoup plus du véritable mariage, qui exige une certaine qualité d'âme et d'esprit:

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux. (II, 51)

En somme, les deux domestiques posent les questions d'amour bien autrement que ne le font Silvia et Dorante. La préciosité ne faisant pas partie de leurs caractères, de leurs âmes, les éléments de pudeur délicate ainsi que les petites indignations et les confidences et aveux à demi-mots ne sont pas de leur répertoire expressif. Ils se sentent attirés l'un vers l'autre, ils qualifient cette attraction d'amour, ils cherchent à s'unir et ne perdent pas leur temps à définir et décrire les sentiments ressentis. Ils ne cherchent pas à tout s'expliquer; pour eux, la vie amoureuse est bien simple, elle se résume à bien moins de choses que n'en attendent Silvia et Dorante.

De Silvia à Dorante, de Lisette à Arlequin, d'un couple à l'autre, il est possible de discerner maintes différences dans l'expression, dans le marivaudage. Les couples diffèrent par leur façon d'aborder les choses du cœur et de l'âme, d'en faire valoir la délicatesse, la finesse, la pureté. Pour les uns, le marivaudage sert à faire allusion à des réalités quelque peu vulgaires, tandis que pour les autres il sert à dire à demi-mots ce qu'on n'ose exprimer mais que l'on tient quand même à partager. Pour les uns il est source de farces grossières, pour les autres il est l'expression de toute une gamme de nuances, de sensibilité.

L'emploi du marivaudage chez les uns fait rire, tandis que chez les autres il fait réfléchir et permet de pénétrer plus avant dans le cœur et la psychologie du personnage.

Les personnages que nous peint l'auteur savent fort bien tirer profit de cette expression du sentiment amoureux qu'est le marivaudage. Ils expriment, tour à tour, à peu près toutes les nuances de ce doux sentiment qu'est l'amour.

Notes

1. Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard* (Paris: Bordas, 1973), p. 51, Acte I, sc. 5.

Bibliographie

- Deloffre, Frédéric. *Marivaux et le marivaudage*. Paris: Armand Colin, 1971.
- Gazagne, Paul. *Marivaux par lui-même*. Paris: Seuil, 1954.